

Judith Lazar, *Les secrets de famille de l'université*, Paris, Les empêcheurs de penser en rond, 2001, 178 p.

L'auteur nous emmène ici sur le terrain miné de son parcours de combattant : l'université française. Dans la préface, Marcel Gauchet constate aussi amèrement que lucidement : « l'Université est un organisme qui se reproduit mal. Les recrutements n'obéissent que de loin à la règle théorique de sélection des meilleurs, quand ils ne la violent pas sans vergogne ». On ne saurait mieux dire ! Ce constat posé, Judith Lazar se « présente » dans le prologue, et s'affiche comme n'ayant plus grand chose à prouver par rapport à ses collègues disons « intégrés » dans le joyeux système universitaire. Le problème ? C'est que le niveau ne cesse de baisser, les candidats « valables » sont remplacés par d'autres « mieux soutenus », bref le recrutement à l'université est tout sauf démocratique... D'ailleurs l'auteur qui rompt ici le silence – y'a-t-il plus corporatiste que le corps enseignant universitaire ? – parle ici au nom de tous ceux, et ils sont nombreux, qui préfèrent se taire. On ne sait jamais, il y a toujours des places à prendre, et puis il faut bien manger. D'ailleurs là réside précisément l'un des problèmes les plus épineux qui justifie tant de reniements et de coups fourrés ! Cela n'est pas nouveau, les mandarins et leurs serviteurs ont une vieille histoire. Ce n'est pas le moindre des mérites de l'auteur que de parler au nom des autres. Tous les autres, qu'ils soient contraints au silence forcé pour des raisons « alimentaires » ou, ce qui est plus critiquable, parce qu'ils sont trop frileux et déjà – avant même d'en connaître les jouissances cachées – trop carriéristes... Et il y en a. Car le système les a tout de même bien encadrés et formés ! Mais la majorité sombre dans la fatalité : « Manifester trop fort son mécontentement serait forcément mal vu ». On remarquera au passage que c'est également de la sorte que naissent les dictatures...

Désabusée et fort justement révoltée devant les rouages d'un système universitaire clairement clientéliste et finalement mafieux, Judith Lazar s'indigne notamment du mode de recrutement : « on constate que le monde universitaire, au moins dans certaines de ses composantes, constitue une zone à part où l'impunité règne dans toute sa splendeur. Le candidat est complètement à la merci de ses rapporteurs » (p. 125), ou encore : « Aujourd'hui, je sais que je ne suis pas l'unique mais certainement un des exemples les plus frappants des lynchages qui ont lieu dans ces milieux où tout est permis, puisque l'impunité totale règne » (p. 156). Bref, le seul moyen, évidemment cynique, de tirer son épingle du jeu, c'est... de jouer le jeu de l'institution, dont les règles et les résultats sont entièrement fixés par elle et ses serviteurs. Alors s'il est effectivement douloureux de se voir rejeté par ses « collègues », retenons – du moins en ce qui nous concerne, et nous l'espérons l'auteur aujourd'hui aussi – qu'il peut être doux de ne pas jouer le jeu et même authentiquement jouissif à ne pas adhérer à ce totalitarisme universitaire, qui tend toujours plus à virer vers un larbinisme pitoyable. Un « larbinisme » si lamentable, qu'après une bonne rigolade, inspire davantage de pitié que de colère... Triste université. Mais de ses cendres renaîtront, un jour c'est sûr, quelques belles envolées intellectuelles ! Pour l'heure, c'est bien *en dehors* de cette institution que s'élaborent, se produisent et se diffusent les savoirs... La revue qui accueille ce compte rendu est bien placée – non sans malin plaisir il faut le reconnaître – pour le savoir !

Bref, comme le souligne encore Marcel Gauchet, dans la préface à cet ouvrage : « L'accouplement du service public avec une pseudo 'libéralisation' produit un monstre : voilà le constat auquel nous sommes obligés. Si nous tenons à l'université du service public, nous ne pouvons continuer dans la voie de cette dénaturation qui nous mène à une 'féodalisation' au sens strict – à une appropriation privée des fonctions publiques. Il nous faut retrouver des procédures conformes à la logique du service public, en même temps qu'à l'impératif d'excellence scientifique. Sauf de quoi, au terme d'une phase de nécrose plus ou moins prolongée, la loi du marché saura nous rattraper. Sommes-nous encore capables de discerner la compétence, la valeur, l'imagination, l'inventivité ? Ou bien sommes-nous condamnés, par notre aveuglement, à l'arbitrage *ex post* du marché de la connaissance et des

publications ? Sommes-nous capables de justice à l'égard des jeunes générations qui ont à se faire une place dans le monde qui vient ? ». Tout est dit ! Il reste tout à (re)faire...

Un livre à lire absolument pour toutes celles et tous ceux qui envisagent de devenir de « vrais universitaires », afin qu'ils ne choisissent pas la même voie que Judith Lazar et tant d'autres – une grande partie de celles et ceux qui « font » et « produisent » des savoirs aujourd'hui en France – mais s'attachent à respecter les us et coutumes de la reproduction de la médiocrité qui sévit tant dans nos universités. Entre la servilité et la liberté, le choix devrait pourtant être simple, non ? S'il n'y avait l'appât du gain qui permet de tout oublier dès lors que l'on « candidate » sur un poste car, comme le note Judith Lazar, « il ne s'agit pas d'une simple reconnaissance scientifique ou morale ou d'une procédure d'avancement dans la carrière, mais d'une décision concernant la chose la plus élémentaire de la vie d'une personne, à savoir son gagne-pain, autrement dit son emploi. Ainsi la décision du recrutement d'un ami, d'une femme ou d'une maîtresse ne consiste pas simplement en une reconnaissance universitaire, mais engage du même coup environ neuf million de francs nets (trois cent mille francs de salaire moyen plus les frais sur trente ans) sur le budget de l'Etat, sans que personne ne soit le moins du monde partie prenante de cette responsabilité financière et sans que le bénéficiaire ne soit soumis au moindre jugement ultérieur. Quand on pense que des hommes politiques sont mis en cause pour des sommes nettement inférieures, cela donne aussi à réfléchir »...

Franck Michel, Revue *LE DETOUR* n°2, 2003, p. 244-246.